

LA PLUME DE GREGOIRE

écrit par Jean-Loïc TOURNIE

Dépôt SACD n°...

*« C'est mon caractère. C'est ça j'suis sûr.
Cette merde m'a toujours éloigné des conflits.
Alors tu tends l'aut' joue...et puis tu te fais enculer. »*

I/ Le Collège

Ça avait commencé j'étais très jeune. A l'aube de ma vie. Par les années mais physiquement aussi. Un mètre dix à onze ans. Les autres me regardaient de haut depuis toujours.

Déjà dans la petite cour ce jour-là, je les sentais pas les autres. Ils avaient mauvaise allure. Ils me regardaient de haut comme à chaque fois, mais en essayant de se la donner et ça semblait faux. J'y croyais pas. Ils étaient tous faux pour moi.

Je leur ai pas parlé tout de suite. Forcément. J'en avais ni l'envie ni le courage. J'aurais peut-être dû. Encore que j'étais bien moi, replié dans mon coin, à l'abri des mauvaises rencontres. J'attendais juste mon nom. Et il a fini par arriver alors je me suis rangé et j'ai attendu. Encore. On est venu me chercher pas très longtemps après. J'ai suivi une dame qui sentait pas très bon dans un très long couloir qui sentait pas très bon. Je comprenais pas bien. Mais la dame ne parlait pas. On est arrivé dans une grande pièce où il y avait un grand bureau avec un gros monsieur assis derrière. Lui non plus, il sentait pas très bon.

Il m'a fait asseoir et s'est mis à me parler des trucs chouettes de ce collègue en général, et de ce que je pouvais lui apporter en particulier. J'ai dit : « J'ai pas compris ». Il a dit : « Geneviève, sortez ». Très calmement. Ensuite, j'ai compris. J'ai compris que ce que je pouvais apporter, c'était pas au collègue qu'il fallait l'apporter.

J'ai vingt-deux ans aujourd'hui et je m'en souviens encore de ce bureau. De mon premier bourreau. Je m'appelle Grégoire Sivenin et ceci est mon unique et ultime confession.

Je vais y parler de tous mes assassins. Brièvement je suis pressé. Ils sont au nombre de trois et ont détruit ma vie à intervalles réguliers. Je n'ai jamais vraiment eu le temps de m'en remettre. Ils m'ont martyrisé dès l'éveil de ma conscience et l'ont usée suffisamment pour qu'il n'en reste plus rien aujourd'hui. Le corps suit dans quelques minutes. Ne vous inquiétez pas, j'ai tout planifié.

J'en reviens à la rentrée de sixième. Dès le premier jour. Le couloir mauvaise odeur et ce bureau qui fait transpirer. Et puis cette loutre. Avachie dans un fauteuil bien trop petit pour elle. Une vraie merde étalée sous mes yeux. Je l'ai déjà dit, on m'a fait asseoir. De force. Geneviève m'a assis et j'ai baillé. Il était huit heures quarante-cinq à l'horloge verte accrochée juste au-dessus de sa tête. Quand il était assis.

J'en sortais à neuf heures quarante trois. J'avais encore l'horloge juste sous les yeux à neuf heures quarante, quand il m'avait foutu à quatre pattes sur le bureau pour que je sois à bonne hauteur. Et je me souviens avoir jeté un dernier coup d'œil alors que je remontais mon pantalon et qu'il m'avait dit : « C'est bon. Tu peux aller en classe maintenant ». Elle donnait neuf heures quarante deux. Le temps de tout remettre en ordre, une minute j'imagine, et je quittais cet enfer. Bien évidemment j'y retournerai. Je le savais déjà.

Je découvrais mes camarades de classe en cours d'Histoire-Géo. Philippe à ma gauche, Bertrand à ma droite. Quand je suis arrivé dans la salle et que j'ai vu ce trou entre eux deux, je pensais qu'ils m'attendaient. Alors je me suis assis là. Ils m'attendaient pas du tout. Je

comblais juste le trou. Mais après ce que je venais de vivre, moi qui détestais déjà les autres, il fallait que je sois entouré. Ils se sont d'ailleurs présentés spontanément, l'un après l'autre et très polis tous les deux. Une scène très étrange mais je n'étais pas surpris. Je me disais qu'ils étaient peut-être au courant. Qu'ils voulaient être gentils. Au bout de quelques minutes, je gesticulais de la gauche vers la droite. De Philippe vers Bertrand. Je n'arrivais plus à rester assis. Au bout de quelques minutes de cours. Et eux, ils me secouaient encore plus. Ils devaient penser que j'étais un marrant. Ils ne se doutaient de rien en tout cas.

Ca devait être comme ça la sixième, je me suis dit. Le proviseur t'enculait avant dix heures et tes deux premiers potes étaient des abrutis.

Je sortais des cours à midi. J'ai demandé à voix assez basse et sans m'adresser à personne en particulier : « Et où on mange ?... », et quelqu'un a répondu : « A la cafétéria ». Je savais pas où c'était, j'ai juste suivi le type qui avait dit ça. Et je me suis retrouvé assis à une table, un plateau sous le nez et Bertrand et Philippe en face de moi. Je ne pouvais rien avaler. « Ben qu'est-ce t'a ? T'as pas faim ? Je peux avoir ton gâteau ?... ». Bertrand. J'eus à peine le temps de répondre que Philippe enchaînait, un liquide jaune dégoulinant d'un coin de lèvres : « Et moi, tu vas bien me filer ton steak hein ?...je peux le prendre c'est bon ?... », et il l'attrapa comme un morfale. Comme si j'allais protester s'il ne se dépêchait pas. Je me levai, vidai intégralement mon plateau dans la poubelle, couverts et assiettes compris, et quittai la cafétéria sans dire un mot. Au moment même où une larme commençait à couler le long de ma joue, le haut-parleur se mit à grésiller. Puis la voix du proviseur se fit audible : j'étais convoqué d'urgence dans son bureau. Putain, il est même pas une heure, que je pensais. J'éclatai pour de bon en sanglots dans un coin puis me dirigeai vers ce maudit bureau.

J'entrai sans frapper et le gros monsieur me reprit : « Non mais te gêne pas surtout ! Tu retournes dehors et tu frappes ! ». Je retournai dehors en serrant les dents puis frappai. « Entrez ! ». L'enfoiré. « T'en a mis du temps. Quand je te fais appeler tu viens tout de suite, tu traînes pas ». Je baissai la tête. « Oui m'sieur ». « Oui monsieur !! », hurla-t-il. « Rien que pour ça, tu seras renvoyé deux jours », ajouta-t-il. Puis il se leva quand je m'assis, fit le tour de son bureau pour se poser juste derrière moi. Je pissai dans mon froc quand il posa sa main sur mon cou. Sa grosse paluche dégueulasse. Il tenta ensuite de m'embrasser mais je réussis à m'écarter. J'étais debout devant lui. Il remarqua la tâche de pisse sur mon pantalon. Il se rapprocha doucement et me colla une baffé qui m'envoya valser par-dessus son bureau.

Il a à peine attendu que je me relève pour me dire de filer à l'infirmerie avec le mot qu'il me tendait. J'arrivais devant la porte et là il s'est mis à gueuler contre le mur, comme s'il parlait tout seul : « Et je ne veux pas que tu te battes à l'école...Non ! Non tu ne te battras pas à l'école !!... ». Je refermai la porte en partant. La lèvre inférieure déchirée et le sang sur mon polo, un petit filet continuait même d'y couler tranquillement, je souriais à l'idée de ne pas le voir pendant deux jours. S'il arrivait à joindre mes parents. Non, impossible. Donc l'isolement. La quarantaine. On me laisse dans un coin et surtout, on me laisse tranquille. Non, impossible.

Un bref passage à l'infirmerie avec cette chère Geneviève qui ne me posa pas la moindre question, se contentant de sécher le sang sur ma lèvre, et je retournais en cours avec un autre mot, écrit par Geneviève. Je n'avais pas pensé à lire le premier, alors je me disais que ça servirait à rien de lire le second. Arrivé devant la salle de cours, je pensais à frapper. Le professeur m'ouvrit la porte de la salle de cours. Mais le professeur ne m'accepta pas dans la salle de cours. Il a d'abord lu le mot, scruté légèrement mon visage, et puis il m'a dit se sortir. J'ai mis un petit moment à comprendre. Derrière moi, quelques incompréhensions mais personne ne protesta vraiment. Moi non plus d'ailleurs. Je suis sorti tranquillement, puis avec entrain quand j'ai finalement compris que tout ce que je voulais, c'était m'allonger. Le

professeur m'avait fusillé du regard. Je ne sais toujours pas pourquoi aujourd'hui. J'aurais mieux fait de les lire ces mots.

De retour à l'internat, je gravis avec peine les deux étages jusqu'à ma chambre. Je restais allongé sur le ventre tout l'après-midi. Les cours se terminèrent et les autres élèves allèrent jouer dans la cour. Pas moi. Puis ils dînèrent sans moi. Je ne pouvais plus bouger de toute façon. Ma lèvre me faisait beaucoup trop souffrir et j'en venais à me demander ce que cette conne avait foutu dessus avec son chiffon marron. Quant à mes fesses, j'étais certain qu'elles m'empêcheraient de dormir. Je retournais dans ma tête mon premier jour au collège, et pleurais jusqu'au sommeil en me disant que je détestais toujours les autres, mais que je haïssais déjà les grands.

Je me fis réveiller en trombe par mon collègue de chambrée, un type bien trop gros pour son âge. Bien trop bête aussi. Il était en train de sauter sur son lit, parce que chez lui il n'avait pas le droit, et finit par en briser les lattes dans un éclat de bois qui fit se lever tout l'étage. Le surveillant accourut j'étais encore dans mon lit, toujours sur le ventre. Il engueula brièvement ce débile puis me fixa étrangement. « C'est toi le p'tit Sivenin ? », qu'il me dit. Je baillai et un « Oui m'sieur » plus tard, il m'expliqua que j'étais attendu dans le bureau du directeur, apparemment à cause de la bagarre que j'avais commencée la veille. Je m'habillais sans même me laver et quittais ma chambre, mon lourdaud de colocataire toujours encastré dans les décombres de son lit.

Je n'ai pas eu de problème à mon arrivée dans le bureau car j'avais pris l'habitude de frapper aux portes depuis peu. Un très autoritaire « Entrez ! » m'y conviait. Je me fis asseoir et émit quelques légers cris de douleur. « Va falloir t'y habituer. Bon... ». Il se rassit derrière son bureau, à mon grand soulagement, « ...on a essayé de contacter tes parents. Sans succès. Je voulais te foutre dehors ce matin mais pour ça il faut que tes parents soient au courant donc... tu restes là. Pour l'instant. T'iras plus en cours. Tu vas rester dans ta chambre et tu viendras quand je te ferai appeler ». Sagement. « Oui m'sieur ». « Oui monsieur !!! », hurla-t-il en frappant son poing sur le bureau. Je sursautai. « Oui monsieur », dis-je tout bas, en commençant à sangloter. « Et tu ne chiales pas ! ... ». Un trop long silence. « Maintenant tu dégages...dans ta chambre...je suis fatigué ». Je relevai la tête. Fatigué à neuf heures du matin. Je me levai et quittai calmement le bureau., non sans bien fermer la porte derrière moi. Je l'entendis parler tout seul une fois de plus. « Hein tu vas arrêter de chialer ? Tu crois que ça me fait plaisir tout ça ?! P'tit merdeux va !!... ». Mais j'étais tellement soulagé qu'il ne me touche pas que je me suis mis à courir dans le couloir, puis à sourire bêtement en montant l'escalier. Il devait se dire qu'il fallait mieux laisser mon cul se reposer un peu. Encore que.

J'essayai de dormir toute la journée. Toujours sur le ventre. Je fus réveillé en début d'après-midi par un dénommé Alfred, l'homme à tout faire du pensionnat. « Ben qu'est-ce tu fous là toi ? », qu'il me demande. « Ben et vous ? », que je dis sans réfléchir. J'ai pas compris pourquoi il s'est marré puis : « Je viens réparer le lit de c't abruti...non mais quel crétin çui-là... ». J'approuvai d'un signe de tête. « Alors, pourquoi t'es pas en cours ? ». « Je suis puni ». « Déjà ? Ben tu commences bien l'année toi... ». Alfred devait être là depuis longtemps. Il avait l'air un peu plus sympa que les autres et j'ai essayé d'être ouvert mais j'arrivais plus à parler. Je savais pas quoi dire. Et lui, de son propre aveu, il se dépêchait pour retourner à sa gentille bouteille de whisky. Je ne lui en voulais pas, je ne ressentais plus rien pour les gens. C'était normal qu'il se barre après avoir fait son travail et rien que son travail. J'en serai pas là si tous les autres avaient fait pareil.

J'avais rien mangé depuis deux jours et j'avais toujours pas faim. Le bide complètement noué, j'osais même pas aller chier de peur d'être appelé par ce haut-parleur. J'étais sûr que si je

sortais de ma chambre, on m'appellerait. C'était pour moi le seul lieu où je me sentais plus ou moins en sécurité. Mais sur le ventre et bien caché sous les draps.

Je dormais encore quand les autres revenaient de leur dîner. Le gros balourd a gueulé qu'il était bien content que son lit soit réparé, qu'il pourrait recommencer à sauter dessus. C'est là qu'il m'a réveillé. Un vrai prix Nobel. Il y a des gens comme ça, on sait dès leur enfance qu'ils n'arriveront à rien. Pour lui, ça ne faisait pas un pli. Et donc il s'est remis à sauter dessus. Il avait pas encore digéré son repas alors il a tout vomi. Sur son lit. Il s'est encore fait engueuler et a dû tout nettoyer. Je me disais que ça l'empêcherait toujours pas de sauter sur son lit. Qu'il devait vouloir faire ça depuis très longtemps, et que si ses parents l'avaient laissé faire, on aurait pas ce genre d'emmerdements aujourd'hui.

Je me rendormais pas vraiment paisiblement. Je transpirais beaucoup. Déjà parce que ça empestait, et ce malgré les efforts d'un surveillant qui prit la place du lourdaud, ce dernier incapable de nettoyer quoi que ce soit. J'y ajoutai la certitude de croiser le directeur le lendemain et je me réveillai toutes les heures, un peu plus trempé de sueur à chaque fois.

C'est encore un surveillant qui m'a réveillé, pour me dire de pas oublier mon rendez-vous avant d'aller en classe. Je devais pas aller en classe. Mais on avait dû lui dire tout ça...un rendez-vous, avant sa classe. Il avait l'air peiné. Ou alors j'imaginai ça dans son regard. Peut-être. J'aurais tellement aimé qu'il le soit et qu'il gueule un bon coup pour moi. Mais en fait il devait juste être mal réveillé lui aussi. Je lui ai demandé si j'avais le temps de me laver, ou au moins de me débarbouiller, et il m'a répondu que bien sûr que j'avais le droit, que c'était pas non plus à la minute. Le problème c'était que le directeur avait un point de vue radicalement différent. Je suis arrivé vingt minutes plus tard dans son bureau. Bien évidemment, il n'était pas content. Sa trique avait dû redescendre ou je ne sais quoi. Toujours est-il qu'elle revenait et que j'ai même pas eu le temps de m'asseoir. Il a verrouillé la porte, fermé le store et puis il a baissé violemment mon pantalon. Je ne bougeais pas. Pas même quand il m'a enfilé. Pas un seul mot. Pas un son. Lui gémissait derrière. A ce moment-là, je me suis détesté parce que j'ai eu le sentiment de commencer à m'habituer. M'habituer à ça au bout de deux jours. C'était peut-être mieux pour mon âme. Si je voulais en garder un peu, il fallait mieux s'habituer, comme lui-même me l'avait conseillé. Et c'est venu comme un réflexe de survie, juste comme ça. Un oubli total de soi. Enfin. Faire comme si j'étais pas là et surtout que la bête derrière moi ne se rende compte de rien. Il fallait surtout pas qu'il s'en rende compte. Ce serait fini plus vite.

Mais ça a quand même duré un moment. Assez longtemps en tout cas pour que je revienne dans mon corps. Et comme la première fois, il m'a tendu un mot pour que, cette fois, je puisse retourner en classe. Même avec quarante minutes de retard.

J'y suis donc retourné, non sans me faire crier dessus parce que j'avais oublié de fermer la porte du bureau. J'ai frappé à celle de la salle de classe, j'ai attendu qu'on me dise « Entrez ». Je suis entré et j'ai donné le mot au professeur. Il l'a lu attentivement, moi toujours pas, et puis il m'a regardé d'un œil mauvais. « Bon, ça va. Fous-toi au fond ». J'ai baissé la tête parce que je savais pas pourquoi, lui aussi, il m'en voulait, et je me suis posé au fond de la classe. Il n'y avait personne, deux places vides à ma droite, deux autres à ma gauche. Mes pseudos camarades du premier jour s'étaient décalés quand je traversais la salle, eux aussi avec cet œil mauvais. J'avais très mal aux fesses mais je commençais aussi à m'y habituer. Je savais même plus ce que c'était de pas avoir mal au cul. Au bout de deux jours de collège.

On m'a renvoyé trois jours plus tard. Je n'ai pas eu à retourner dans le bureau du directeur. De cette loutre. J'étais arrivé un lundi et je n'y avais pas passé une semaine. Et ça m'a changé à jamais. Rien qu'une semaine. Le directeur le froc sur les genoux et quasiment pas de cours.

Aucunes connaissances. Que des mauvaises pensées. Je ne sais toujours pas pourquoi ça m'est tombé dessus ce machin là. Je ne sais vraiment pas.

Mes parents n'étaient pas là à ma sortie. J'ai attendu toute la matinée mais personne n'est venu. Aucunes nouvelles. Je me souviens du directeur, vraiment emmerdé, alors que Geneviève pas du tout. Elle disait qu'il suffisait de m'envoyer dans une de ces institutions pour petit pauvre sans parents. Ils n'auraient pas le choix, la loi disait qu'ils devaient s'occuper des gens comme moi, au moins pendant quelques années. On avait plus qu'à les appeler et le problème serait résolu. Enfin le leur. Le mien venait juste de commencer.

*« J'ai fait quoi de mal ? Non mais vraiment ?!
Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour avoir à me taper toutes ces merdes ? »*

II/ Vic

J'ai appris la mort de mes parents par un simple courrier écrit par un inconnu, quelques jours après mon arrivée à l'orphelinat. La lettre parlait vaguement d'un grand frère, mais pas assez pour me donner envie de le retrouver. En plus à l'époque, je voulais être seul. Pas besoin de me choper un bout de famille, encore moins inconnue, à ce moment-là de ma vie.

J'ai donc gentiment continué, seul sur la route de l'enfer. L'orphelinat c'était pas pire qu'ailleurs. C'était même mieux. On me foutait la paix tout le temps. J'étais dans mon coin et personne m'emmerdait. La plupart du temps, je gribouillais des formes, des fois des phrases, et personne ne venait jamais me voir. J'étais vraiment heureux. C'était une époque très agréable de ma vie. Peut-être même la meilleure.

J'avais mis quatre ou cinq ans entre le bureau de la loutre et moi, et le moindre mal que l'institution pour orphelins -on m'a appelé comme ça après- m'a infligé ne m'avait laissé que peu de tourments en comparaison de ma première et unique semaine au collège. J'y repensais très souvent et évitais les filles comme la peste, là où les autres garçons ne pouvaient s'empêcher de leur courir après, le plus souvent en les embêtant d'ailleurs. Cette idée m'a valu pas mal de cauchemars. J'imaginai la loutre, m'enculant pour me séduire. J'en étais même venu à penser qu'il m'avait peut-être aimé ce salaud.

J'ai croisé Vic pour la première fois dans la rue, à la sortie d'un supermarché. D'habitude, elle faisait tranquillement les courses pour son père, pendant que ce dernier se biturait sur la terrasse du café d'en face. Tout se passait d'ailleurs comme d'habitude, sauf que ce jour-là elle venait de faire tomber le sac de courses à la sortie du magasin. Voyant son empotée de fille foutre en l'air ses provisions, le père s'était rué dessus et l'avait frappée plusieurs fois. Des passants avaient essayé de l'en empêcher, mais quand il déclara que c'était son idiot de fille, tout le monde reprit sa route et je me retrouvais seul en face du monstre. Vic était à terre, son sang étalé partout sur le sol du grand magasin. « Qu'est-ce tu veux toi? », qu'il me balança. « Ben...aider vot' fille », que je répondis, d'instinct. En y repensant, c'était bien la première fois de ma vie qu'une pensée aussi pure arrivait à sortir de ma bouche. « De quoi? », me dit-il sans articuler. Et blam! J'en pris instantanément une dans la tronche et m'étais sur le trottoir. Quand je me suis relevé, il n'y avait plus personne. Plus de grosse brute, à peine quelques passants qui me regardaient comme si j'étais un clochard, mais surtout plus de jolie jeune fille. Quelques traces de son sang tout au plus, qui se confondaient avec les miennes. Je suis rentré

à l'orphelinat en sifflotant malgré ma lèvre coupée, tout en me répétant que c'était un beau jour finalement.

J'y suis retourné tous les jours. Forcément. Et j'ai vu cet ange s'en prendre d'autres. Je me disais alors, au fur et à mesure que son père me tabassait quand j'accourais, que mon passé pourrait fondre. Que je pouvais me greffer à cette tristesse, et l'aimer encore plus que la mienne. J'ai pris douze gifles du père de Vic sans qu'il ne me reconnaisse une seule fois ; elle en a pris autant devant moi. Bien plus quand je n'y étais pas. Au bout de la quatrième fois, elle a réussi à me dire merci d'un signe de tête. A la dixième, elle connaissait mon prénom et moi le sien. Mon visage ne ressemblait plus à grand chose quand le sien conservait sa candeur. Je me souviens être rentré un soir, la lèvre inférieure déchirée sur presque un centimètre à cause de ce gros con et m'endormir sur, disons, les trois quarts de lèvres qui me restaient avec un large sourire...juste à la pensée d'un ange créé par un porc. Cette étrange beauté sous la crasse, la dignité sous le dégoût de soi ou simplement de la grâce, même quand son père l'avait faite ramper sur plusieurs mètres. C'était bien simple, Vic avait tout ce que je n'avais pas. Y compris un père. Une ordure. La deuxième. Une calamité. Le pire des hommes. Celui qui maltraite sa chair et son sang. Je n'aimais pas beaucoup mon père mais lui au moins, il m'avait jamais touché. Alors que cette merde, même si je l'avais encore jamais vu de près, il ravageait de ses mains la Beauté. L'essence de la vie ou je sais pas quoi. Je savais qu'il assassinait les anges et qu'il adorait ça. Et personne qui disait rien.

La dernière fois, à croire que je m'étais habitué aux coups, j'arrivais à reprendre connaissance assez rapidement pour réussir à les suivre. Ils marchaient alors tranquillement -j'entends par là que ce fut cette fameuse fois où elle se fit traîner par son idiot de père qui se fichait bien qu'elle pisse le sang-. Une piste à suivre, me disais-je néanmoins, si résolu à faire saigner mon amour. L'imbécile. Je me rends bien compte aujourd'hui que je n'avais pas du tout prévu ce que j'allais faire, -et donc encore moins ce qui allait se passer-. Je sais juste que je regrette profondément la fin de mon histoire avec Vic. Au moins pour elle.

La dernière fois donc, j'arrivais à me relever rapidement et me suis mis à les suivre, la rage au ventre, en partie à cause des coups reçus. Pas plus d'une dizaine de mètres à faire et je m'engouffrais dans une allée jusqu'alors mystérieuse. Vic se retourna plusieurs fois, tout en faisant bien attention de ne pas alerter son père. Il eut été inutile qu'il remarque ma présence avant que nous nous trouvions tous les trois dans un espace clôt.

Elle réussit à laisser la porte ouverte. Sauver l'ange, éliminer son bourreau. Je me prenais à imaginer la vie...devenir celui qui allait la libérer et l'emmener très loin. Et puis l'aimer jusqu'à ce qu'elle ne veuille plus de moi. Tout simplement. Je savais où le bourreau sévissait. Je pouvais commencer à réfléchir. Je ne l'ai pas fait. J'aurais dû. Définitivement.

J'avais à peine fait un mètre dans leur piaule que le père, alors planqué derrière la porte, me chopa par le col. Vic était accroupie dans un coin, le visage couvert de sang. Elle regardait fixement le mur en face d'elle. « Tu l'aimes c'est ça ?!!!... », et il me balança contre le mur. Je le percutais et restais couché quelques secondes. Puis, encore un réflexe de pur bonheur : « Ben oui m'sieur ». Il se mit alors à me ruer le bide de coups de bottines. « Et tu crois que t'es le premier ?!! Hein ?!!! ». A nouveau des coups de pieds dans le ventre. « Tu crois que t'es le seul ?!!! ». Un énorme coup de pied, dans le visage cette fois. Je me suis évanoui.

Quand je me réveillais, Vic était toujours dans son coin et le père, assis dans un fauteuil, sirotait une bouteille de sale vinasse tout en essayant de se débarrasser d'une mouche. Il rigolait bêtement toutes les cinq secondes. Il me vit commencer à remuer. Il se leva et se

dirigea vers Vic. Je tentais à mon tour de me lever mais je m'écroulais deux ou trois fois avant de réussir à me mettre debout.

J'étais en face de lui quand il lui fracassa la tête sur une table. Il me regarda droit dans les yeux juste avant de le faire. Impitoyable. « Faites plus ça !...arrêtez ça !!... », et je m'écroulais à nouveau. Lui, toujours en train de chercher mon regard –la biture l'empêchait de contrôler ses yeux- : « De quoi ? De ça là ?!... », et il lui mit un coup de pied dans le ventre. Elle ne gémit même pas, encaissant le coup naturellement, tout en gardant les yeux ouverts. Le regard vide. C'est à ce moment que j'ai vraiment eu peur. Je me disais que personne ne pourrait jamais la libérer. Elle était fichue pour la vie. Mais j'ai quand même essayé. J'ai profité qu'il aille pisser pour, d'abord, vérifier l'état de Vic. Elle ne bougeait plus mais respirait. Les yeux morts. Ouverts mais morts. J'aperçus la cheminée juste en face de nous au moment où le vieux sortait des toilettes. Il nous observa. « Ah ah ah !! Regardez-vous ! Non mais regardez-vous !!! ». Je me relevais en un bond et attrapai le tisonnier. Lui m'observait. Je me donnais un air menaçant quand il se rapprocha de moi. « Tiens donc ?...Et tu vas faire quoi avec ça ?!... ». « Rien. Si vous nous foutez la paix, rien du tout. ». Je tremblais. Il a dû s'en rendre compte car il a continué d'avancer. J'ai essayé de le frapper mais avec l'élan pris, le ratant d'un bon mètre, je m'écroulais une fois de plus au sol. Lui riait très fort. Il se rapprocha et me mit encore un coup de pied dans la figure. Je l'encaissais sans perdre connaissance cette fois. Même si je ne pouvais plus bouger. Il continuait de se marrer, très fort. Et donc il ne vit pas arriver Vic.

Elle se tenait toute droite derrière lui, le tisonnier à la main et le regard perdu. Perdue. Elle s'est rapprochée quand je n'étais qu'un légume à terre. Elle l'a empalé quand je criais. Il criait quand je me relevai. Planté dans le dos, le tisonnier le faisait paraître humble. Enfin. Il était à genoux et regardait son propre sang couler le long de ses cuisses. Après quelques secondes, il gesticulait nerveusement sur le sol au fur et à mesure que sa vie l'abandonnait. Vic observait, raide et figée derrière lui, le tisonnier encore à la main. Des larmes de sang coulaient sur le plancher. Je me souviens m'être évanoui quand l'une d'elle touchait le sol. M'être réveillé après que Vic se soit jetée par la fenêtre. On entendait déjà les sirènes de police. Je fus condamné pour double homicide. Selon le code pénal, j'en prenais pour perpète. J'avais seize ans. Ils m'en ont collé dix.

*« Au pire j'me tue. Je m'étais toujours répété ça.
Au pire j'me fous en l'air.
Ce sera plus simple comme ça. »*

III/ Le Dernier

Je suis sorti cinq ans plus tard.

J'étais plus grand chose. J'étais presque rien en entrant là-dedans mais quand j'en suis sorti, je me sentais...putain...vraiment irrécupérable. J'avais pas de projet, pas de vie à construire... une merde sur le trottoir. Un bon à rien. Et même ça, ça me paraissait déjà trop. Con de taulard. D'ex taulard. Comme tous ces autres crétins. Dans des cages comme des cons. Ça rend encore plus con la prison. Et la plupart des gens qui y entrent sont déjà pas très finauds. Pour pas être vulgaire.

Les premiers jours dehors, je fixais mes pompes. Les gens qui te matent et les regards qui puent. Tout le temps, dès que tu relèves la tête. Comme s'ils savaient ces enfoirés. Je sais pas, ça doit être marqué sur la gueule. Ils savent que t'es pas pareil. Ils te reniflent, même de très loin. Sales gens. Au moins à l'intérieur, il y avait que des mecs directs. Vicelards mais directs. Et rapides. Tu pouvais t'habituer. Dehors, ces connards ils t'observent longtemps, ils te matent mais ils font rien. Ils te jugent tranquillement en attendant la chute. Des regards de braise. Ça vient de l'enfer cette merde, c'est obligé. Et personne vient jamais t'aider. Des fois, un plus vicelard se pointe et te fait croire qu'il va te sauver, comme ça, pour rien... l'enfoiré. Mais 'faut jamais plonger. Parce que ceux-là c'est les pires. Ceux-là ils continuent de te botter le bide quand tu crèves la gueule ouverte. Mon frère faisait partie de ces gens-là.

Il était là à ma sortie. Il m'attendait adossé à une pourriture de bagnole. Je savais pas qui c'était à ce moment-là mais je me souviens m'être dit que le type qui possédait une caisse aussi merdique devait être un sacré branque. J'avais raison. Mais le gominé a ouvert les bras dès qu'il m'a aperçu et a gueulé 'Salut frangin !'. Je me suis pas méfié, je me suis dirigé vers lui. Même si on s'était jamais vu avant.

J'étais assis dans sa caisse et il arrêtait pas de jacasser. Comme quoi c'était formidable que l'on se retrouve après tant d'années, que des frères c'est fait pour vivre ensemble et qu'il était super content d'avoir retrouvé ma trace après tant d'années d'efforts constants et de recherches assidues. Apparemment, lui m'avait déjà vu. « Ouais mais t'étais tout bébé...tu peux pas t'en souvenir.. ». Ben tiens. Rien ne me plaisait chez lui, mais je n'avais pas le choix. Du moins c'était ce que je me disais.

Je regardais la campagne défiler sur ma gauche. Des champs à perte de vue, des animaux qui glandaient et des fermiers qui trimaient. Et une voix en fond déjà insupportable.

On a fini par arriver devant une grande bâtisse toute délabrée. Un peu à l'image de la voiture en fait. Il m'a dit en sortant : « Voilà...c'est mon palace »...et puis il a rigolé très fort. Moi pas. Je n'avais aucune envie de rire, sa baraque était pourrie. Et j'appréhendais de voir l'intérieur.

Une odeur de mort. C'est ça mon premier souvenir. La porte grinçante je m'en doutais. Mais l'odeur...Une remontée de gerbe s'est pointée mais j'arrivai à la garder dans la bouche puis à tout ravalier. Infecte. Des animaux morts, je ne sais pas exactement quoi comme bêtes, des poubelles renversées et de la vaisselle sale ou brisée par terre. J'entendis alors la porte claquer derrière moi. « Ouais je sais, c'est pas super propre mais moi ça me va... ». Je ne répondis rien. Je voulais juste dormir alors je me suis mis à chercher vaguement un lit, ou juste un petit coin pas trop dégueulasse pour poser mon sac et mes fesses. Sans succès. Je restais donc debout, le sac à la main. Lui s'était affalé sur un...un coussin ? « Vas-y, fais comme chez toi », qu'il me dit en prenant une bouteille par terre, au hasard je pense. Ensuite il s'est relevé. Il a vaguement scruté l'unique pièce de son 'palace' et a fini par trouver quelque chose du regard. Il s'est rué sur la chose en question. Je sursautai. Debout. Il a fouillé dans un tas de sacs plastiques 'déposés' dans un coin et en a sorti un rat. Vivant. Le grand frère souriait. Ses yeux étaient vides quand il se mit à découper soigneusement le rat sans même prendre le soin de l'achever d'abord.

J'avais appris à encaisser depuis tout petit, ce nouveau bourreau ne me faisait donc absolument pas peur. Il était pas moins fou que les autres, et peut-être pas davantage...C'est ce que je me disais. En plus j'étais content d'avoir une famille finalement.

Il était juste plus violent sur la durée.

Deux mois que j'y étais et une de ses mandales me cloua au sol pendant une bonne semaine. J'avais pas bien nettoyé le plancher. Je m'étonnais de craquer aussi rapidement. Et j'oubliais

au passage qu'il était devenu un maniaque de la propreté depuis que j'étais préposé au ménage. Et à la bouffe. Et au rangement de ses affaires. Et aux courses. Et donc aux coups. 'Bien fait pour ma gueule. « J'vais quand même pas dire 'non' maintenant... ». Combien de fois je l'ai murmurée cette phrase... La plus grosse erreur de ma vie. Ne jamais avoir dit non. Pas une seule fois. Alors pourquoi ça aurait changé avec lui ? J'étais la bonne un point c'est tout. Et limite, je me faisais pas prier. Il me logeait et j'arrivais à bouffer deux trois conneries par jour... Ça me tenait en vie. J'avais faim tout le temps, bien évidemment, mais j'avais eu faim toute ma vie alors... On s'habitue à tout je vous dis. Enfin presque.

Au début je faisais pas attention quand il se branlait dans un coin. Et puis un jour, j'ai compris qu'il se touchait en me fixant. Première sueur depuis longtemps. Je me souviens que la nuit qui a suivi cette fixette malsaine, j'ai dormi avec un couteau dans la poche. J'ai pas beaucoup dormi d'ailleurs. De moins en moins depuis.

La journée, j'étais relativement tranquille. Lui vadrouillait pour récupérer, un coup un peu d'argent, un autre des objets qui venaient de je sais pas où...ou alors il restait avachi devant la télé. Là c'était épuisant parce que je devais m'activer en permanence. Mais quand il était dehors, je pouvais glander un peu, ou bouquiner des revues que je trouvais dans les poubelles du voisinage. Des fois même j'avais assez de temps pour écrire des bouts d'histoires. Et avant sa branlette à découvert, la nuit ça allait aussi. Après, c'est devenu moins drôle. Je l'ai entendu se lever une fois et je me suis dit que c'était reparti. Ou plutôt non...je me suis dit que ça recommencerait plus jamais, quelle que soit la connerie à faire. En fait il a juste bu un verre d'eau. Mais j'ai pensé pour la première fois à la fin ce soir-là.

Il était pas vraiment méchant. Il avait même plutôt l'air de rien la plupart du temps. Mais je pouvais pas m'en défaire. Vraiment. Un bout de famille, vous vous rendez pas compte...les autres de mon sang ils doivent être dans le ciel, ou alors sous terre je sais pas...ils sont plus là c'est tout...et ça je le savais. Alors quand lui y me dit que c'est bon, que je peux me rattacher à lui et ça va bien se passer...ben je me dis que je lui torche le cul si y'a que ça pour que je puisse me blottir. Mais me blottir correct. En famille.

Lui il a pas vu ça comme ça. L'enfoiré.

Parce qu'au tout début, je me croyais parano. Je voyais que ça chez lui. Je me foutais la pression et je le scrutais en permanence. Après c'était différent. Il me cherchait des yeux et il souriait. Et puis la nuit, il le prenait vraiment bizarrement son putain de verre d'eau. Toutes les nuits. Il me fixait sans que j'arrive à choper son regard. Ça a duré quatre mois comme ça. Et puis il a voulu me mater de plus près. En commençant par un bout de fesse. Ça a merdé à ce moment-là.

La première fois je ne dormais pas. Alors que j'étais persuadé qu'il essaierait la nuit. Au moins pour commencer. Mais non. Cette ordure m'a tripoté la première fois debout, au beau milieu de la pièce et en plein jour. J'ai réussi à le repousser. Il s'est marré et a pris sa veste. Il a quitté les lieux en rigolant de plus en plus fort. Il était faussement hilare quand il a passé la porte. Je restais planté là, une bonne dizaine de minutes ou plus, je me souviens plus. Ça a duré longtemps je crois. Et j'ai chialé à la fin, juste après m'être écroulé dans un coin. J'ai revu la loutre et son bureau. Pendant des heures. Les larmes s'arrêtaient pas. J'avais mal au ventre à force de le contracter. A un moment je me suis allongé et j'ai fermé les yeux. J'étais dans le dortoir mais je savais que c'était pas vrai. Je le savais parce que j'avais pas mal aux fesses. N'empêche, j'y étais quand même.

Je me suis réveillé quand la porte a claqué mais j'ai continué à faire semblant de dormir. Il titubait sérieusement. Il a renversé une chaise et s'est mis à gueuler dans une langue étrangère. J'ai commencé à avoir peur. Je m'empêchais quasiment de respirer. Les pas se sont alors faits de plus en plus proches. J'ai arrêté de respirer. Je voulais qu'il me croit mort et qu'il me jette

dans la rue, sous la flotte ou dans le purin ça m'était égal, je voulais juste qu'il me foute la paix. Et j'ai pissé dans mon froc. Ça faisait longtemps. Il est resté immobile au-dessus de moi pendant quelques minutes en respirant très fort, et puis il s'est barré. Et même si j'étais sûr qu'il m'avait tendrement regardé dormir et qu'il allait revenir une autre nuit, je me suis endormi tranquillement. 'C'est bon, ça va aller...tout va bien se passer maintenant', que je me disais en souriant.

J'ai toujours aimé ranger mes affaires. Et ça a commencé j'étais tout petit. A l'aube de ma vie. Les siennes étaient rangées quand les miennes s'égarèrent. Ça peut être long quatre mois.

J'ai commencé à me souvenir du début quand ses mains sont venues. Les paluches de l'autre. J'ai su tout de suite que je redevais fou. Il a baissé son froc et puis c'était reparti. Je cherchais le couteau. Pour que ça dure pas longtemps. Je le trouvais pas et lui il remuait. Il remuait beaucoup. Même avant que je le plante, je vous assure. Le couteau était dans ma poche en fait. Il a saigné vraiment longtemps. J'ai mis du temps à tout nettoyer mais maintenant c'est propre. Et je suis seul. C'est quand j'ai réalisé ça que je me suis dit que je pouvais commencer à écrire.

Je vais mourir dans pas longtemps.

'Vous inquiétez pas, j'ai tout planifié je vous dis.